

## Études littéraires africaines

NGŪGĪ WA THIONG'O, *In the House of the Interpreter. A Memoir*. New York : Pantheon Books (Random House, Inc.), 2012, 246 p. – ISBN 978-0-307-90769-1

Thérèse De Raedt



Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026280ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026280ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Raedt, T. (2014). Compte rendu de [NGŪGĪ WA THIONG'O, *In the House of the Interpreter. A Memoir*. New York : Pantheon Books (Random House, Inc.), 2012, 246 p. – ISBN 978-0-307-90769-1]. *Études littéraires africaines*, (37), 215–217. <https://doi.org/10.7202/1026280ar>

d'aujourd'hui montrent bien la violence sociale ainsi que la violence sexuelle ; elles font comprendre l'attitude des victimes, doublement victimes, comme le sont les jeunes filles fascinées par les « *sugar daddies* » et l'argent qu'ils font miroiter à leurs yeux, avant de les maltraiter, de les exploiter et de les renvoyer.

Ce travail est issu d'une thèse et nous apprenons beaucoup. L'auteur nous parle d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la génération qui a grandi après la fin de l'apartheid – il y a vingt ans ! – et qui est spectatrice de ces séries, et lectrice de ces fictions. Nous sommes loin des auteurs classiques *zulu*, même si une référence est faite à R.R. Dhlomo, à C.T. Msimang, et surtout au travail de M.M. Masondo dont plusieurs romans sont analysés.

Cette étude montre le renouveau d'une lecture critique de textes qui affrontent les enjeux actuels de la vie en Afrique du Sud. L'attention à ce qui change, à ce qui se crée, est bienvenue. Une remarque cependant : une série télévisée est d'abord le produit d'une fabrique, et pas d'un artisan, comme le sont encore les écrivains. On aurait aimé une plus grande attention aux modes de production ; c'est justement sur ce point que Karin Barber a été aussi d'une grande acuité. Espérons que ce travail pionnier suscitera des émules et que ces questions, qui n'ont rien de technique, émergeront dans les travaux de recherche.

■ Alain RICARD

NGŪGĪ WA THIONG'O, *IN THE HOUSE OF THE INTERPRETER. A MEMOIR*. NEW YORK : PANTHEON BOOKS (RANDOM HOUSE, INC.), 2012, 246 P. – ISBN 978-0-307-90769-1.

Deux ans après son roman autobiographique *Dreams in a Time of War. A Childhood Memoir* (2010), l'écrivain kényan Ngũgĩ wa Thiong'o (né en 1938) en écrit une suite intitulée *In the House of the Interpreter*. Il terminait le premier sur la réalisation de son rêve : pouvoir prendre un train. Le second commence avec son retour chez lui, à Limuru, en train, après avoir passé un trimestre à l'Alliance High School à Kikuyu (près de Nairobi).

Les deux livres forment un diptyque, eu égard à leur format, à leur couverture originale (faite de collages) et aux photos noir et blanc qu'ils contiennent (même si *In the House of the Interpreter* en comporte davantage). Le premier roman autobiographique traite de sa petite enfance dans une famille polygame qui comptait vingt-

quatre enfants (il est le cinquième enfant de la troisième épouse de son père, qui en eut quatre).

*In the House of the Interpreter* raconte les quatre années, de 1955 à 1959, de sa scolarité à l'Alliance High School, la première école secondaire pour Africains au Kenya. Le titre fait référence à *The Interpreter's House*, du très célèbre ouvrage *The Pilgrim's Progress* de John Bunyan, et fonctionne comme métaphore pour désigner le directeur de l'école, Edward Carey Francis, homme à la personnalité complexe qui eut une influence capitale dans le cheminement intellectuel et spirituel de l'auteur, connu alors sous le nom de James Ngugi.

Rigoureusement structuré, chaque chapitre est consacré à une année qui met en exergue une thématique. Tout au long du roman, on ressent le parcours du futur écrivain, partagé, voire écartelé, entre des pôles divergents : l'école et la réalité ambiante, l'Angleterre et le Kenya, l'Occident et l'Afrique. Si l'Alliance High School demeure un havre de paix, les autorités coloniales commettent des exactions. Elles s'opposent aux milices *mai mai* (dont son frère aîné est membre) et mettent en place la politique de « villagisation » ou de déplacement forcé qui affecte directement sa famille. Au pensionnat, James Ngugi découvre le mode de vie britannique et les valeurs du scoutisme. Il y est un fervent pratiquant de la religion chrétienne. Lecteur assidu de livres de la riche bibliothèque de l'école, il se rend très vite compte du caractère tendancieux de la littérature coloniale et du fait que l'impérialisme est considéré comme un fait accompli dans *King Solomon's Mines* de Haggard (p. 161). Néanmoins, il adore Shakespeare et participe à la mise en scène de ses pièces, qu'il interprète également. Il établit des liens entre celles-ci et l'époque dans laquelle il vit.

Cette histoire poignante, au style fluide, plaira à toute personne curieuse de mieux connaître ce grand auteur, son évolution et la genèse de son œuvre. En retournant aux racines de sa vie dans un pensionnat au Kenya à la fin de la période coloniale, il témoigne d'une importante phase de l'histoire et de la culture kenyane, ou africaine en général. Cette autobiographie rend aussi utilement compte du rôle de l'éducation dans le développement d'une personnalité. Espérons maintenant qu'il poursuive la rédaction de ses mémoires là où il s'est arrêté, c'est-à-dire à l'époque qui coïncida avec son départ pour la prestigieuse université de Makerere à Kampala en Ouganda.

Pour terminer, remarquons que Ngũgĩ wa Thiong'o insiste, dans ses ouvrages plus théoriques tel *Decolonising the Mind : The politics of*

*Language in African Literature* (1986) et plus récemment *Something Torn and New: an African Renaissance* (2009), sur l'importance d'écrire en langue africaine. Ainsi rédigea-t-il plusieurs de ses romans en *gikuyu*, pour les traduire ensuite lui-même en anglais. Étrangement, peut-être, ces deux derniers romans autobiographiques semblent avoir été écrits en anglais (en effet, nulle part il n'est indiqué qu'ils ont d'abord été écrits en *gikuyu*).

■ Thérèse DE RAEDT

NGŪGĪ WA THIONG'O, *IN THE NAME OF THE MOTHER. REFLECTIONS ON WRITERS AND EMPIRES*. NAIROBI: EAST AFRICAN EDUCATIONAL PUBLISHERS LTD.; WOODBRIDGE: JAMES CURREY, 2013, 146 P. – ISBN 978-1-84701-084-1.

Ngũgĩ Wa Thiong'o est depuis cinquante ans l'une des voix les plus fortes des littératures africaines postcoloniales et chaque publication portant son nom ne peut que susciter l'attention des universitaires, étudiants ou simples lecteurs. Ce recueil ne fait pas exception et revêt même un intérêt particulier puisqu'il s'agit d'un texte dont l'histoire s'entrelace avec celle de son auteur. C'est Ngũgĩ lui-même qui a déclaré que le point de départ de ce qui est devenu en 2013 *In the Name of the Mother: Reflections on Writers and Empire* remonte à beaucoup plus loin et peut-être bien à ce jour de décembre 1978 où Ngũgĩ a été libéré de prison après un an d'incarcération. Quand le gouvernement l'empêcha de reprendre son poste de professeur à l'Université de Nairobi, il décida de rédiger ses cours pour les distribuer aux étudiants et c'est de cette idée que sont nés la plupart des textes qui font partie de ce recueil et qui nous restituent la voix puissante de Ngũgĩ et son engagement dans l'étude d'une « esthétique de la résistance » (p. XI) qu'il a aussi contribué à créer. Il s'agit bien de « réflexions sur les auteurs et sur l'empire », parce que, « même s'il n'y a aucun chapitre consacré au concept et à la pratique de l'empire, l'univers de ces essais et des textes sur lesquels les essais se fondent a été modelé par la pratique de l'empire et par la résistance à l'empire » (p. X).

*In the Name of the Mother* s'ouvre sur une communication de 2002 qui explique les raisons pour lesquelles Ngũgĩ a publié la plupart de ses œuvres littéraires dans l'*African Writers Series* de l'éditeur Heinemann. Ce chapitre introductif réussit aussi à retracer les contours de la « naissance d'une littérature » (p. 1) ; Ngũgĩ y révèle également avec brio les circonstances qui, de la première conférence des écrivains africains d'expression anglaise en 1962 jusqu'à